

# Terves dans la tourmente

## 1941

**Témoignage rédigé par Hubert Beaujeault, né en septembre 1929 et qui a vécu les événements qu'il décrit, dans sa jeunesse**

En cette fin d'après-midi de ce dimanche, le soleil semblait s'attarder sur les haies bocagères du pays. La température du moment s'attédisait lentement. Cependant, quelques bouffées d'air chaud, de temps à autre, nous ramenaient aux ardeurs estivales. La parure des arbres et des arbrisseaux s'éternisait dans la douceur d'une fin d'été. Le ciel était bleu, sans le moindre nuage et les cœurs baignaient dans une agréable latitude malgré les préoccupations latentes et la présence étrangère sur notre sol.

Sur un terrain de fortune prêté par un agriculteur de la Jobtière, le même qu'occupent de nos jours les entreprises Bernier, des buts avaient été plantés à distance convenable afin de permettre la pratique du football. Le praticable d'occasion servait d'ordinaire de pacage et son, entretien ne posait aucun problème si ce n'est quelques bouses de vaches tartinant gracieusement les chaussures des joueurs dans l'action. Il faut se dire qu'en ces temps d'incertitude, rire d'un rien suffisait au bonheur...

Durant les années sombres de l'Occupation, le jeu de ballon servait de dérivatif et représentait un moyen salutaire d'oubli, alors que régnait parmi la jeunesse un certain climat de résistance face à l'armée allemande.

Ce jour-là, l'Avant-Garde recevait l'équipe de Montigny, petite commune distante d'une quinzaine de kilomètres environ. Les déplacements des joueurs s'effectuaient par n'importe quel moyen. Le système « D » occupait les esprits à longueur de journée. A l'aide de quelques bricolages ingénieux, les voitures utilitaires du moment étaient équipées de gazogènes transformant par oxydation incomplète le bois en gaz combustible, voire le charbon des mines de Faymoreau-Saint-Laurs remises en exploitation pour l'occasion. Plus familièrement, les voitures tournaient au « gazo » ! Bien entendu, la bicyclette restait d'actualité, cependant l'entretien des pneus de substitution posait un problème récurrent de longévité sur nos routes communales d'alors, seulement empierrées. Une pelote de ficelle d'ersatz dans sa poche n'était pas un luxe afin de contenir les hernies éventuelles des boyaux. Nécessairement, il convenait de rafistoler souvent si l'on ne voulait pas s'exposer au désagrément de l'étranglement de la chambre. Il existait bien des pneus pleins, plus résistants naturellement, mais beaucoup plus durs de roulement, voire également des roues montées sur leur pourtour d'une multitude de petits ressorts ! Une imagination fertile paraît à toute difficulté. Cependant, les palliatifs du moment n'étaient pas d'une efficacité totale, les gazos, par exemple, ne démarraient pas toujours au quart de tour et leur temps de chauffe grignotait quelque peu la patience des conducteurs...

Malgré tous ces aléas éventuels, les effectifs des deux équipes se retrouvèrent bien, ce dimanche après-midi, sur le terrain de la Jobtière pour un match plutôt de complaisance. D'ailleurs, la

rencontre ne prêtait pas tellement à considération pour les participants des deux communes, surtout pour ceux du groupe local qui continuaient à pratiquer la gymnastique, malgré le couvre-feu, tous les mardis et vendredis soirs, à l'intérieur de la salle paroissiale calfeutrée. Passer tout simplement une agréable journée semblait être le désir prépondérant du moment, un répit des soucis sous-jacents, une certaine forme de détachement par rapport aux événements, voire de résistance idoine, implicite...

Le dimanche précédent cette rencontre, l'Avant-Garde participait à L'Absie, petite bourgade distante d'une trentaine de kilomètres de Terves, au lancement de l'équipe locale de gymnastique, la Jeune France. Le mérite de cette nouvelle identité gymnique, toujours en activité de nos jours, en revient à Emile Bacle, l'instituteur d'alors, le même Emile Bacle qui devint par la suite Maire de Chambrouet et Maire-Adjoint du Grand-Bressuire durant sa retraite.

En tant que pupille de l'Avant-Garde, j'ai eu grand plaisir à participer à la fête du dimanche après-midi. Je me souviens d'un monde fou fou fou, se pressant tout autour de la main courante, d'une foule bigarrée dans laquelle se singularisait étrangement la touche verte des uniformes allemands. A chaque célébration festive, même en zone occupée, nous étions tenus d'entonner l'hymne en l'honneur du Maréchal Pétain, alors chef de la France « Libre » - « Maréchal nous voilà etc ». cependant que, durant toute la semaine au collège Saint-Jo de Bressuire, nous chantions avec cœur, tous les matins, nos espérances de liberté – « France, Ô France de demain etc. » - Tout un programme que nos jeunes cervelles s'accaparaient d'emblée dans les circonstances présentes...

L'après-midi de ce dimanche fut splendide, et bien arrosé semble-t-il, par quelques-uns des nôtres...

De retour à Terves, le soir même, ils eurent la mauvaise surprise de trouver dans l'un des bistrotts du bourg, deux jeunes officiers allemands en compagnie de deux charmantes créatures bressuiraises déjà « répertoriées ». Tout pour déplaire, d'autant que nos aînés s'étaient jurés qu'aucun uniforme de la Wehrmacht n'entrerait dans un café du coin. Ce que voyant, nos jeunes contestataires s'empressèrent d'aller réveiller l'un des leurs, de même disposition d'esprit, sinon plus engagé et qui se reposait dans le fournil de la boulangerie Gorry avant de devoir reprendre son boulot matinal. Jean Makowsky, d'origine polonaise comme son nom l'indique, habitait les Ardennes avant la guerre et trouva refuge à Terves au moment de la débâcle. La région bressuiraise avait été désignée pour recevoir les habitants de Charleville et de ses environs.

Jean avait sympathisé très vite avec nos jeunes acolytes de l'Avant-Garde, jouant notamment avec eux au foot les dimanches après-midi et occupant avec talent le rôle du gardien de but. Familièrement, ses complices l'appelaient Mako, nom qu'il conserva par la suite dans la résistance lorsqu'il dut repartir par prudence de Terves et s'en retourner dans les Ardennes où il accomplit un rôle prépondérant dans les équipes de sabotage.

Ce soir-là donc, ne doutant de rien, surtout pas de leur jeunesse, et faisant fi des conséquences possibles, nos jeunes trublions, réunis pour la bonne cause, intimement aux deux militaires et à leurs répugnantes compagnes, coupables à leurs yeux de s'acoquiner avec l'ennemi, de quitter les lieux séance tenante. Devant les insultes pertinentes et les menaces ponctuées de bousculades, les quatre personnages indésirables comprirent très vite qu'il convenait de déguerpir et de reprendre la direction de Bressuire où se situait le cantonnement d'un régiment allemand au repos.

Non contents de les avoir chassés de l'estaminet local, nos autochtones, conscients de leur bon droit, les poursuivirent en chantant la Marseillaise en signe de victoire. Cependant, les deux jeunes officiers, à la faveur de l'obscurité, s'étaient planqués derrière le château d'eau (disparu de nos jours) en compagnie des deux détestables drôlesses, et firent usage de leurs armes, obligeant nos

récalcitrants à détalier vivement en direction du bourg. L'un d'eux, Henri Chevallereau, qui, par négligence, avait gardé ses savates blanches de gymnastique dans les pieds, fut pris en point de mire et touché à la tête tout en déboulant dans le fossé du bas-côté de la route. D'aucuns prétendent que c'est par des coups de poings assénés, semble-t-il, au pied du château d'eau, qu'il aurait été blessé ! Mako lui-même, ne va-t-il pas, par la suite, parler de la bataille du château d'eau dans un journal de l'époque ? Allez savoir ! Tous les acteurs de cette tragédie étant disparus, à défaut de bataille, parlons plutôt d'échauffourée sans grand risque de nous tromper. De toute manière, « l'affaire » prenait une ampleur inquiétante. Cependant, on en reste là cette nuit...

Durant la semaine qui suivit cette empoignade inconsidérée, sœur Julien, garde-malade de la commune, n'oublia pas de tancer vertement le blessé tout en lui prodiguant ses soins. D'autres personnes en charge de responsabilités s'évertuèrent à calmer les ardeurs de la jeunesse tervaise. Jusqu'à l'interprète de la Kommandantur qui conseilla dans l'intervalle à tous les jeunes présents ce soir-là dans le bistrot de la Mère Rosier, de ne pas rester dans les parages le dimanche suivant. La plupart de ces derniers obtempérèrent, suivirent le conseil de prudence vivement recommandé par l'interprète et se firent oublier. Quant à Mako, prévenu de toute évidence lui aussi, son père étant malade, il fut retenu plus que de raison par le Docteur Landreau au chevet du patient, l'empêchant ainsi d'aller prendre sa faction dans les butts cet après-midi-là. Bien entendu, il ne comprit que plus tard l'intention salutaire du Docteur...

Les joueurs de l'Avant-Garde se passèrent donc des services de Mako pour rencontrer l'équipe adverse de Montigny et probablement de quelques autres titulaires concernés pour les mêmes motifs de sécurité. André Giraud qui, plus tard, remplira la fonction d'estafette auprès du capitaine Maurice Crozet, le remplaça avec aisance comme gardien de but. Petite parenthèse, avant d'opérer en plein jour au sein de la résistance, Maurice Crozet excellait comme professeur de français au collège Saint-Joseph de Bressuire en classe de 5ème moderne. D'autre part, deux solides gaillards des Loups Chanteloupais, Louis Tricot, futur maire de la commune de Chanteloup, et Georges Crozet, frère du précédent, avaient l'habitude de prêter main forte à leurs collègues de Terves en tant qu'arrières, les circonstances présentes faisant qu'il n'était plus possible de former une équipe compétitive dans leur localité. Souvent, Robert Bobin, futur champion et recordman du Triple-saut français, revenait au pays pour soutenir son père dans l'accomplissement des travaux champêtres, mais surtout pour faire le plein de nourriture en ces temps de grande pénurie et, par la même occasion, retrouver ses anciens partenaires de l'Avant-Garde. Titulaire de l'U.S. Metro à Paris, il fut, par la suite, directeur de l'équipe nationale d'athlétisme, l'une des plus valeureuses au monde, au palmarès exceptionnel. Robert termina sa carrière sportive à la présidence même de la fédération. Lors de ses descentes, le cas échéant, il n'hésitait pas à troquer ses pointes pour des crampons et terminer un shoot, par exemple, par un grand écart avec élégance et le sourire complice. Une réminiscence peut-être du cirque « Bat-la-Dèche » d'avant-guerre, où il transposait sur scène la même figure à quelque deux mètres de hauteur les pieds dans les anneaux ! Etait-il là ce dimanche mémorable ? Nul ne saurait l'affirmer. De toute manière, l'Avant-Garde a dû probablement se composer une équipe inédite afin de pallier les absences de raison et recevoir dignement l'équipe adverse.

En ces temps d'inquiétude, ces rencontres, plutôt fortuites, représentaient une aubaine pour tous les amis, les gens d'alentour, qui venaient nombreux encourager leur équipe et passer une agréable soirée de détente. J'aperçois encore un certain Armand Chevallereau pour qui, à l'évidence, frapper dans un ballon n'avait nullement l'attrait d'une barre fixe, calmement assis sur un tronc d'arbre en bordure de touche, en compagnie de sa fiancée. Pour nous, les gamins de cette époque troublée par la guerre, nous ne perdions miettes des exploits de nos aînés et restions subjugués par leurs exemples. Somme toute, nous étions heureux malgré les incertitudes latentes... Que reste-t-il du match

à proprement parler ? Du tréfonds de ma mémoire, un score de trois buts à un a tendance à resurgir avec insistance en faveur des nôtres, bien entendu ! Cependant je ne saurais l'attester avec aplomb. Toutefois, l'arrivée progressive de soldats allemands se mêlant à la foule des spectateurs et semblant prendre part au de la partie était, pour le moins, une réalité surprenante. Que fallait-il comprendre ? J'avoue que durant tout le temps que dura la rencontre, cette situation paradoxale perturba quelque peu mon engouement et suscita de la méfiance dans ma petite tête. Que venaient-ils faire ?

Le match terminé, tout le monde s'en revint vers le bourg, joueurs et spectateurs confondus, avec de-ci de-là, quelques touches vertes de la Wehrmacht. Dans la douceur de cette fin de journée d'automne, les gens déambulaient calmement, tout en devisant par petits groupes selon les âges et les affinités.

Les premières personnes arrivaient au niveau de la ligne de chemin de fer, à l'entrée du bourg, alors que la queue de la petite troupe se traînait encore à une encablure du fatidique château d'eau, théâtre de l'escarmouche inconséquente de la semaine précédente.

Le château d'eau d'une hauteur de 32 mètres, construit en 1936 pour les besoins du bressuirais, et mitraillé en fin de conflit par les avions « canadiens » à double fuselage, n'a jamais pu être colmaté efficacement par la suite. Démoli par nécessité, un petit rond-point de nos jours, signale l'emplacement de son édification.

Pour l'heure, à peine franchi le passage à niveau, changement radical d'atmosphère pour les premiers arrivants ! Un sentiment de crainte devenait palpable tant il y avait de soldats allemands en effervescence en plein centre de la petite bourgade.

Soudain, déboulant du bistrot tenu par la mère Rosier, un grand escogriffe de soudard s'avança à grands pas tout en vociférant et désignant du doigt l'un des jeunes de l'Avant-Garde présent au match de l'après-midi. Vraisemblablement, le forcené n'était autre que l'un des deux indésirables du dimanche précédent venant de reconnaître l'un des acteurs de leur expulsion déraisonnable, cela va sans dire, du débit de boissons.

Le doute n'était plus permis, une bonne partie de la formation militaire allemande au repos à Bressuire s'était donnée rendez-vous à Terves pour une descente punitive.

Les soldats plus ou moins éméchés sortaient de partout, notamment des deux bistrots faisant face à l'église ; d'une part de celui de Marie Jourdain, qui avait la particularité de posséder une petite salle servant d'emblée de lieu de réunion à l'Avant-Garde et dans laquelle trônait une photo de Robert Bobin en pleine action lors d'un record national, et d'autre part, de celui de la mère Rosier pas moins fréquenté par la même jeunesse...

Quelques coups de feu claquèrent comme une semonce. La panique était à son comble, particulièrement chez les réfractaires en tous genres, surtout chez ceux du Service Obligatoire en Allemagne, plus connu sous le sigle STO et déserté au possible par nos jeunes.

Afin de rejoindre les vestiaires de la salle paroissiale située près du presbytère, les joueurs n'eurent d'autres choix que de déguerpir à travers prés et de se faufiler le long des haies vives de ce temps-là. Quelques Allemands les ayant repérés les prirent pour cible et les tirèrent au jugé sans les atteindre. Des traces de balles sur la façade ouest de la vieille salle témoignèrent longtemps du drame qui s'était abattu sur la communauté tervaise. Ironie du sort, cette vieille salle rénovée de nos jours et toujours affectée à la pratique de la gymnastique de l'Avant-Garde, porte désormais le nom de Robert Bobin !

A tout prix, il convenait de vider les lieux ! La bande de gamins que nous étions se trouva en première ligne, comme par hasard bien entendu, et décala à la première déflagration. Certains camarades, encore plus avancés, furent pris à partie dans l'échauffourée soudaine et demeurèrent interdits quelques secondes avant de réagir. Quant à nous, sans bien comprendre également, la peur au ventre, nous nous engouffrâmes, tels des moineaux, dans la petite maisonnette du garde-barrière. Nous n'étions pas les seuls !

A l'évidence, la petite maisonnette du garde-barrière n'était pas faite pour accueillir tant de monde. Cependant, tant au rez-de-chaussée qu'au premier étage, nous disposions d'une vue entièrement dégagée sur la voie principale et la place de l'église où se déroulaient de graves exactions.

La petite maisonnette nous sécurisait malgré ses murs de construction légère. Toutefois, je me souviens parfaitement de l'état dans lequel je me trouvais. La crainte de voir s'effondrer le plancher sous l'importance de notre poids et de nos incessantes navettes me taraudait l'esprit. D'autre part, le maître des lieux ne m'inspirait pas non plus confiance tant il fulminait véhémentement, le poing tendu comme pour chanter l'Internationale. Je soupçonnais aussi notre hôte de circonstance de vouloir, à l'aide de ses imprécations proférées à l'encontre de l'ennemi, nous haranguer quelque peu tout en passant d'une pièce à l'autre. Son appartenance au monde des cheminots représentait la signification d'un engagement plutôt communautaire par rapport à la vie rurale d'indépendance des petits paysans d'alors. De notre abri précaire et malgré mon jeune âge, je ressentais bien la dérision de ses emportements. Je les trouvais dangereux et d'une flagrante inutilité. D'autre part, pensai-je, qui sait si l'on ne va pas l'entendre de l'extérieur et voir débouler quelques excités de la meute en furie. Dans mon for intérieur, j'aurais préféré mille fois son silence. Mille mercis cependant !

Durant ce temps, bien seul au milieu de la bande des soudards déchaînés, un jeune adolescent de l'Avant-Garde subissait les pires sévices. Pourquoi Jean Deborde, le jeune homme en question, pris dans la tourmente de la soldatesque, n'avait pas obtempéré aux ordres et conseils des responsables de bons sens durant la semaine, voire de l'interprète de la kommandantur bressuiraise qui avait fait savoir avec insistance à tous les jeunes présents, lors de l'algare du débit de boisson de la Mère Rosier, de ne pas se trouver dans les parages le dimanche suivant ? Pourquoi ? O jeunesse ?

Agglutinés derrière les carreaux de la maisonnette, nous assistions impuissants à la curée qui se préparait sur la place, devant les grandes portes de l'église. Nous entendions distinctement notre supplicié demander instamment pardon à ses bourreaux qui n'en avaient cure naturellement en n'en finissaient pas de le bousculer et le tabasser. Pour ma part cette demande de pardon avait quelque chose d'irréel. Toutefois, sa voix chevrotante trahissait la peur qu'il pouvait ressentir et nous pétrifiait d'angoisse.

Finalement, sous le poids des brutalités, notre ami s'effondra à la renverse, la tête sur le rebord du trottoir. C'est alors que l'un des tortionnaires, sortant d'un cabaret d'en face, tenant une bouteille par le goulot avec l'intention manifeste de fracasser le crâne de notre infortuné, s'installa à califourchon sur lui sans ménagement.

De notre observatoire, l'instant devenait insoutenable. Le plancher se déroba sous nos pieds ! Une sensation de vertige nous envahissait. Le pire était à venir...

Sans vergogne, le soudard projeta violemment la bouteille avant qu'un autre complice ne l'interceptât de justesse dans un réflexe d'ultime lucidité. Sans doute y avait-il dissension sur la sentence à donner !

Tout cela dans un désordre indescriptible d'allées et venues entre les débits de boissons et la place de l'église, et dans une confusion de vociférations insipides pour nos oreilles latines.

Devoir assister à la disparition de l'un des nôtres sans que personne ne puisse intervenir me mettait dans un état d'anxiété indicible... Nous subissions...

Ce n'était plus possible ! C'était au-dessus de nos forces juvéniles... Tiré du péril in-extrémis, notre ami n'en avait pas terminé pour autant avec la horde des sauvages. On le releva brutalement et, à notre grand étonnement, on le poussa dans notre direction. Par peur instinctive, nous n'avions plus le nez collé sur les vitres et restions dans l'expectative. Que lui voulait-on encore ?

Arrivés à l'intersection de la route de Clazay, les tortionnaires l'obligèrent à apposer un paraphe sur un chiffon de papier plaqué sur la borne Michelin, à deux pas de notre refuge. Le visage tuméfié, tremblant de tous ses membres, il s'exécuta tel un automate. Finalement, la horde soldatesque l'abandonna à son sort...

Tout en titubant, notre ami s'en fut, par un chemin de traverse, rejoindre son village. Bien lui en prit de prendre ce raccourci car, peu de temps après avoir disparu, ses bourreaux le recherchaient encore ! Jean pouvait enfin retrouver son havre de paix et méditer sur sa terrifiante aventure !

Ne l'ayant pas revu, les soldats, en état d'ébriété avancé, se mirent alors à arpenter le bourg en direction de La Caillère. Tout en tirant quelques salves et vociférant leurs imprécations incompréhensibles, ils semèrent une belle panique d'inquiétude parmi les habitants cloîtrés.

Par contre, le centre du bourg retrouva un calme apparent. Plus un Allemand en vue. Le moment devenait enfin propice pour quitter notre refuge...

Je n'avais pas encore 12 ans. Toutefois, dans mon for intérieur, j'étais conscient de ma position d'aîné, le second de mes frangins Marcel allant sur ses 10 ans, quant au troisième Jean, il venait d'atteindre ses 6 ans ainsi que Paul notre cousin.

D'un tacite accord, nous carapatant de notre abri de circonstance et tout en longeant furtivement les murs, nous empruntâmes la direction de Clazay que venait de prendre quelques instants auparavant notre infortuné camarade. Notre but était d'atteindre au plus vite le logement de notre grand-mère situé près des écoles. D'ailleurs nous n'avions pas d'autre alternative. Dans l'état de crainte que nous subissions, il n'était pas question pour nous de rentrer au bercail en traversant logiquement la place marquée par le destin. La possibilité d'une mauvaise rencontre dans notre subconscient restait en suspens.

Notre grand-mère habitait une vieille maison basse aux murs épais, sécurisants, située en limite de campagne. Le danger s'éloignait sensiblement, nous pouvions retrouver une certaine quiétude et attendre la fin de ces conditions cauchemardesques.

D'autre part, cette campagne toute proche nous offrait, si besoin était, la possibilité de nous enfuir, sous couvert du bocage, dans les fins fonds broussailleux de nos escapades juvéniles... Raisonement d'enfant sans doute !

Pour l'heure, la question de revoir au plus vite les toits de tuiles rouges du village de la Buzotière trotta dans nos têtes. Longer les écoles, prendre le chemin qui descend vers Le Linot, contourner le bourg dans sa partie sud par le sentier des jardins familiaux et filer en direction de La Braudière, tout cela n'était pour nous qu'un jeu de piste journalier. Cependant, se présentait auparavant une difficulté de taille, après la tragédie que nous venions de vivre, il nous fallait traverser la petite agglomération de La Caillère où nous risquions de buter à nouveau sur les militaires en furie.

Une autre solution s'offrait à nos yeux. Du village du Linot, rallier les terres de Bois-Guillot, et par les chemins de traverse, atteindre les champs de Moron où, de là, nous apercevions enfin les toits de tuiles rouges. La distance à parcourir était sensiblement plus importante mais plus sécurisante à la fois.

Le contournement de Terves côté nord était aussi une possibilité envisageable par l'itinéraire du Chemin Vert, mais ensuite plus aléatoire pour nous.

Nous en étions là, perdus dans nos conjectures impulsives, quand soudain, notre père apparut dans l'entrebâillement de la porte d'entrée. Vous dire notre soulagement !!!

Après quelques propos avec sa mère, notre grand-mère, nous partîmes séance tenante avant une aggravation toujours possible des événements.

Que se dirent-ils de façon brève ? Par ailleurs, avaient-ils besoin de converser longuement pour savoir à quoi s'en tenir ? Depuis les années 1870, c'était toujours la même funeste histoire entre les peuples d'Allemagne et de France qui s'éternisait. Que de crève-cœur, de refoulements pour notre grand-mère ! Vingt-cinq ans plus tôt, ne dut-elle pas reconduire son aîné à la petite gare de Terves, notre refuge opportun de cet après-midi, pour qu'il reparte au front. Ne voulant plus connaître les horreurs de l'enfer de Verdun d'où seulement sept soldats de son régiment survécurent, l'oncle Louis aurait préféré la désertion. Autant dire le poteau d'exécution !

A l'instar de notre grand-mère, que de souvenirs poignants refoulés dans le tréfonds des mémoires, de réserve contenue dans l'attitude silencieuse de dignité des mamans en général. Rares sont les familles qui n'ont pas connu les affres de la mort, les tourments du doute... Lors des repas de familles, les récits de la Guerre 14 revenaient inmanquablement sur le tapis et causaient le trouble chez les enfants, notamment lorsqu'il était question de baïonnette... Pouvait-il en être autrement ? Et voilà maintenant qu'à notre porte, le soubresaut inquiétant que subissait notre communauté s'inscrivait à son tour dans cette Histoire qui n'en finissait pas de s'écrire...

L'écho des exactions commises ce dimanche-là par l'armée allemande se répandit comme une trainée de poudre à travers la campagne environnante, jusque dans les coins les plus reculés de la commune. Le bruit des tirs, les vociférations d'injures, les sonneries intempestives des cloches de l'église en particulier, ne pouvaient pas ne pas laisser penser que de graves événements se passaient dans le bourg de Terves. On imagine l'inquiétude des foyers et de la population tervaise dans son ensemble !

Conséquence de l'angoisse prévisible, notre père avait rapidement tiré toutes les conclusions, semble-t-il, des incohérences commises le dimanche précédent par notre jeunesse, d'autant que l'interprète de la kommandantur, durant la semaine, avait averti expressément tous les « partisans » de la scène d'expulsions du café de la mère Rosier de ne se montrer sous aucun prétexte à Terves le dimanche suivant.

Jeunesse d'hier ! Jeunesse d'aujourd'hui ! Folle jeunesse chantions-nous sur les bancs de l'école !

Dans la force de l'âge, notre paternel ne s'embarrassa guère de suppositions, se considérant probablement dans son droit de terrien. Il nous fallut reprendre le chemin habituel pour retrouver nos pénates et notre tranquillité, traverser à nouveau la place où régnait encore une grande agitation. Vous dire que nous étions rassurés serait mentir. Quant à notre protecteur, il ne semblait montrer aucun bouleversement et allait d'un pas égal, sans porter une attention particulière aux événements présents. Sans doute avait-il comme seul souci de nous sortir du cauchemar que nous subissions. Nous le suivions

de près, le regard furtif, tandis que le curé de la paroisse, Frédéric Rambaud, se faufilait à travers les charrues en attente de réparation devant la forge de Marius Lièvre. Apparemment, il avait l'intention d'atteindre le bureau de poste communal dans le but d'avertir les autorités bressuiraises des agissements de la soldatesque en plein débordement. Poursuivi par deux Allemands qui présumaient de son intention, faisant alors face, notre curé eut l'idée singulière d'opter pour une tactique astucieuse, qu'il pratiqua à son avantage tout en reculant. Les deux enragés, sous l'emprise de l'alcool, le malmenaient à coups de pieds. A la faveur de sa soutane, notre représentant pastoral parvint à escamoter ses jambes, l'une après l'autre, tout en ridiculisant les assauts désordonnés des deux forcenés. Néanmoins, malgré tout le respect dû à son état, il ne parvint jamais à atteindre la Poste publique. Cependant de ce « fait d'armes » il en garda longtemps une certaine fierté !

Durant ce temps-là, un homme de bon sens, le père Auguste Chessé, habitant près de la salle paroissiale, se mit en devoir, à son tour, de traverser la place fatidique. D'un pas posé, mine de rien, le regard rivé au sol, il parvint au parc des charrues de la maréchalerie qu'il dépassa et, tout en longeant quelques maisons, réussit enfin à pénétrer à l'intérieur du bureau de poste et à prendre contact, dans un premier temps, avec les gendarmes locaux qui lui conseillèrent d'appeler directement la kommandantur.

Simultanément, régnait une certaine effervescence dans l'église elle-même, où quelques soudards y semaient le trouble et faisaient tinter bizarrement les cloches. Le sacristain de l'époque, le Père Adrien Moreau, cordonnier de son état, conscient de son devoir de gardien de l'édifice cultuel, n'hésita pas un instant lorsque l'on osât s'en prendre à ses cloches. Dès qu'il le put, en compagnie de son fils Moïse, il n'écoula que son courage et se rendit à l'église. D'emblée, il voulut empêcher quelques Allemands de s'y suspendre, ce qui n'eut pas l'heur de plaire à l'un d'eux qui, dégaina son arme et la pointa sur lui sans scrupule. Par réflexe, le sang du fils ne fit qu'un tour et, cramponnant le bras provocateur, lui fit subir une torsion telle que l'impudent personnage lâcha son revolver et fut mis en demeure de demander pardon à son père ! Le visage crispé de douleur et de dépit sans aucun doute, tant la rapidité de la prise avait été soudaine et brutale, ce dernier maintenu à genoux par une poigne de fer, n'avait d'autre choix que de se soumettre ! Un comble pour la fierté de l'occupant !

Connaissant Moïse, un gaillard que parfois quelques crises convulsives terrassaient, les locaux ne s'étonnèrent nullement de l'anecdote qui circula avec prédilection les jours suivants et en retirèrent une satisfaction évidente...

...Encore une dizaine de mètres pour atteindre les billes de bois enchevêtrées de la scierie Paul Monneau. Dix mètres encore pour abandonner la place dans sa partie basse, dix mètres me répétai-je inconsciemment... Quelques pas encore et le pont Beugnon serait en vue. Nous allions enfin pouvoir nous diluer dans le bocage. Les bruits indésirables pour nos oreilles enfantines s'estompaient progressivement. Le danger ne devenait plus qu'un souvenir indélébile...

Du caractère de l'indélébilité, Paul notre cousin, l'un des benjamins de cette journée alarmante au possible, en est l'exemple émouvant. A brûle-pourpoint, lors d'un récent rassemblement familial de circonstance, il ne put s'empêcher d'évoquer le traumatisme du gamin de six ans de l'époque, traversant la place de l'église...

Passé le pont Beugnon, le reste du trajet s'effectua sans la protection du paternel retourné sur les lieux de la tragédie pour en suivre le déroulement...

Quant à nous, sortis de la tourmente, nous dûmes faire le retour au bercail sans prononcer mot, la tête pleine d'un très mauvais film qui avait bien du mal à s'interpréter tant les séquences se bouscuaient dans nos petites têtes. A vrai dire, du retour à proprement parler, je n'en ai guère



souvenance... Par contre, par la suite, sous l'effet d'un sommeil relatif, je me rappelle entendre encore des coups assourdissants, portés à intervalles réguliers, contre un vieux châtaignier bordant l'entrée du chemin de la ferme. Dans un état second, la horde des sauvages avait envahi la campagne de Terves ! Toutefois cette nuit-là j'avais le sentiment d'être hors d'atteinte dans mon repaire...

L'affaire n'en resta pas là. A la tombée de la nuit, la kommandantur dépêcha quelques policiers de la milice sur place afin de constater les agissements de la troupe en furie. Des camions de transport de l'armée allemande débouchèrent rapidement à l'entrée du bourg dans le but de ramener tous les indisciplinés dans leur cantonnement. Entre temps, ces derniers, saisissant probablement la gravité et la précarité de leur situation, malgré quelques vapeurs euphorisantes d'alcool, avaient repris la direction du retour via la ligne de chemin de fer et le chemin de la Croix de Terves. Les camions firent donc demi-tour et s'en retournèrent cueillir tout ce beau monde à l'entrée de Bressuire. Tout près du pont de Cornet, point de jonction obligatoire pour les deux débandades. Par le truchement de l'interprète, nous avons appris par la suite l'écourtement du temps de repos bressuirais et l'embarquement immédiat de tous les trublions en direction du front de Russie.

Quant aux jeunes tervais qui avaient participé, huit jours plus tôt, à l'accrochage du château d'eau, ils furent convoqués par la kommandantur et jugés !

On se souvient que le week-end précédent, une partie de nos jeunes baroudeurs, les autres étant restés sur place, forts d'avoir expulsé les deux officiers allemands et leurs galantes compagnes de l'estaminet tervais, clamèrent une Marseillaise triomphale en les poursuivant.

Bien entendu, notre chant patriotique qui n'a rien d'un lied ne charma guère les oreilles de nos ennemis et la terminaison fantaisiste du refrain par l'expression « tas de cochons » représentait l'outrage déshonorant de trop à leurs yeux. Finalement, nos « héros » ne durent leur salut qu'à l'interprète qui eut la présence d'esprit, soi-disant, d'affirmer qu'ils ne chantaient pas « tas de cochons » mais « tas de cochonnes » à l'intention des deux françaises impliquées. Le jugement devenait alors une affaire franco-française.

On connaît la suite et l'épilogue d'après-guerre de la tonte de la honte et ses excès (rasage intégral du crâne des collaboratrices de tout poil), boulevard du Guédeau à Bressuire ! Une page se tournait...

Cependant, parmi les participants du baroud d'honneur du premier soir chez la mère Rosier plus connue sous l'appellation familière « la Rosière », sept furent retenus comme otages jusqu'à la fin des hostilités : Henri Chevallereau, l'infortuné blessé du château d'eau, Henri Drochon, fidèle équipier de l'Avant-Garde et futur chef de gare de Courlay, André Bontemps, lui aussi pilier invétéré de l'Avant-Garde et résistant incontesté de la première heure, Jean Deborde, le feu-follet de l'Avant-Garde dans l'insouciance de sa jeunesse, Jean Makowsky à qui l'on conseilla vivement, vu ses origines, de quitter le bocage bressuirais, mais qui, sitôt les événements terminés s'en revint dans son pays d'accueil pour concrétiser une amitié fortuite des aléas de la défaite, y vivre discrètement et y finir ses jours, Constant Bouanchaux, le « raboliot » du coin, toujours dans les « bons coups » et qu'un brin de laine entraînait, Jean Pinguet, réfugié des Ardennes à l'instar de son compatriote Jean Makowsky, serait le septième de la liste retenue, un petit doute subsiste cependant.

A quelques temps de cette Tourmente inqualifiable à l'autre bout de la commune, la revanche s'affichait du côté des Galvestes, point culminant de la région traversé par une rampe ferroviaire incontournable. Couronnés d'un petit bois d'essences hétérogènes, situé à quelques encablures de notre ferme, les Galvestes représentaient pour les enfants que nous étions le bout du monde. Loin de toute chaumière apparente, c'était également le coin perdu pour les maquisards de Terves et d'ailleurs,

le lieu idéal pour commettre des sabotages et empêcher au possible l'acheminement des troupes allemandes et leurs matériels sur le front de Normandie lors du débarquement des forces alliées. Au fur et à mesure de l'intensité des combats, les plastiquages se succédèrent à cadence accélérée, obligeant les envahisseurs à exercer une surveillance désespérée en limite litigieuse. D'autre part, il y avait connivence entre les chauffeurs de locomotives tenus par obligation, et les résistants qui utilisaient des explosifs à retardement.

Pour réaliser leur travail de sape, nos jeunes résistants de l'ombre se donnaient rendez-vous à la Buzotière ou à la Toutaire et passaient quelques heures dans les familles avant de se rendre en catimini, par l'un ou l'autre des deux chemins de terre, sur le lieu d'action. C'était un moment de détente pour nous les gamins de voir ces jeunes gens que nous connaissions bien, de les entendre surtout blaguer, rire, insouciant d'une dénonciation toujours possible. Instinctivement d'ailleurs, je lorgnais souvent du côté de la porte, le mythe d'une présence de quelque influence maléfique rodant dans la nuit tout autour de la maison me taraudait l'esprit.

Bien des jours se sont succédés depuis le dernier déraillement des Galvestes, jusqu'au dernier engagement berlinois, jusqu'à la dernière reddition des poches portuaires de l'Atlantique. Durant ce temps, l'Alsace et la Lorraine réintégraient positivement le bercail malgré quelques séquelles inévitables découlant de l'annexion allemande. La paix, nécessairement, a mis fin, depuis les outrances expansionnistes de Bismarck en 1870, à 75 ans de suspicions, de douleurs indicibles, de crimes insoutenables entre nos deux nations. Finalement, la dernière Guerre Mondiale de 1940 a bien été la « der des der », à tel point que, dorénavant, les Allemands et les Français entretiennent des relations fraternelles...

Seulement, de nos jours, devant tant de croix blanches à perte de vue, françaises mais aussi allemandes, que penser de Verdun, de Douaumont, de la Tranchée des Baïonnettes où périrent les nôtres, voire de Fleury disparu, du Chemin des Dames, pour ne citer que ces lugubres symboles de 14, ou bien, plus près de nous, que dire de ces camps de concentration, de ces chambres à gaz de 40 ; plus simplement, de cette petite fille, la tristesse dans le regard, rencontrée rue Roger Salengro, près de la place Saint-Jacques de Bressuire, l'étoile jaune plaquée sur sa poitrine, et dont le nom figure désormais sur la stèle commémorative du square de la gare ! Deux enfants de 12 ans, seuls dans cette rue, à l'aube de leur jeunesse, la rumeur de la ville dans le lointain. Que penser ? Que dire ? Reste les souvenirs indélébiles et parfois quelques pleurs...

En attendant, la logistique de l'armée allemande ne s'embarrassait pas de telles considérations. Les abattoirs de la ville, par exemple, représentaient un atout capital en matière d'approvisionnement alimentaire. L'importance des capacités d'abattage et les conditions de transport avec la gare de marchandises toute proche facilitaient amplement l'intendance militaire. N'oublions pas non plus la surface bocagère de la région et sa vocation viande. Sans doute n'avait-on pas attendu le déclenchement des hostilités pour amorcer clandestinement les bases d'une distribution programmée en faveur d'une armée d'occupation. N'a-t-on pas vu l'un des principaux responsables du centre d'abattage d'avant-guerre endosser son uniforme d'officier de la Wehrmacht lors de l'entrée des troupes du 3ème Reich à Bressuire ! Sans commentaire...

Durant ce temps, en septembre 1938 se tenait la conférence de Munich, l'Allemagne imposant son diktat expansionniste, alors qu'en France, le relâchement de la population devenait palpable depuis 1936 et les congés payés...

On en connaît la suite, la défaite sans rémission de nos armées et la débâcle du peuple de France sur nos routes bombardées...

Pour l'heure, dans cette ambiance de résistance sous-jacente, voire délétère, le bourg de Terves s'en est sorti par miracle. Il est permis de penser que l'expression « tas de cochonnes » soutenue par l'interprète représentait l'opportunité pour l'autorité allemande de transposer « l'affaire » sur un plan moins sensible et d'éviter ainsi de dévoiler, le cas échéant, des pratiques litigieuses, voire condamnables depuis quelques années déjà, et de révéler certaines accointances collaboratrices bressuiraises...

En tout état de cause, durant toute la durée du conflit, un commerce considérable, plutôt lucratif, semble-t-il, s'établit au profit de certains opportunistes locaux...

Par rapport aux agissements conflictuels de nature tendancieuse, les autorités d'occupation répondaient habituellement sans scrupule en expédiant les rebelles dans les camps de concentration, ou bien, de manière plus expéditive encore, en les présentant devant le peloton d'exécution. Dans le cas des hostilités tervaises, seule la solution des otages a prévalu lors du procès de la Kommandantur. Finalement, cet étouffement quasi délibéré de l'échauffourée provocatrice de nos jeunes inconscients restera à tout jamais une énigme. Néanmoins, ne serait-il pas loisible d'admettre que, vu son importante implication dans la vie bressuiraise d'avant-guerre et pendant, le commandant « caméléon » de son nom Medjer, n'ait usé de son influence en faveur d'un apaisement afin de ne pas perturber outre mesure ses relations personnelles et commerciales d'intendance ? D'autre part, par souci d'objectivité, ne serait-il pas permis de penser également, qu'entre Jean Makowsky l'enfant de Charleville-Mézières et l'interprète de souche alsacienne, une complicité de voisinage n'ait pu s'établir tacitement et influencer la décision de la sentence ?

Quoiqu'il en soit, rien n'empêche les derniers survivants de cette troublante époque, nous les gamins d'alors, subjugués par nos aînés, d'épiloguer aujourd'hui sur leur engagement, également sur le règne de la confusion des esprits et des relations suspectes... Un regret cependant, ne pas avoir eu la possibilité ou l'opportunité de solliciter de nos anciens quand il en était encore temps, un entretien de vérité, notamment de l'un des plus engagés d'entre eux, Jean Makowsky. Jean nous a quittés le 10 novembre 1985 à Thouars, dans la plus grande discrétion. Lors de sa mort, de nombreux témoins manifestèrent leur gratitude, bon nombre de ces derniers lui devant la vie.

Si Terves échappait à la règle générale des repréailles, il n'en était pas de même dans nos campagnes, surtout sous la pression des forces conjuguées du front de Normandie et des maquisards provoquant les derniers soubresauts de rage des nazis. A ce sujet, accordons une pensée toute particulière à cet agriculteur du bocage bressuirais, dénoncé pour détention d'un fusil de chasse qu'il aurait dû remettre dès l'arrivée de l'armée allemande d'occupation, et que l'on fusilla, séance tenante, quasi fin de conflit, devant le chêne « craquot » où il l'avait entreposé !

A quelques mois de là, nous apprenions le massacre d'Oradour-sur-Glane, petite ville relativement cossue et sans histoire. Imaginons la même jeunesse hitlérienne au repos à Bressuire à la place de l'armée régulière, sans nul doute, Terves et ses habitants ne seraient plus !

Souvenons-nous de la petite ville de Cerizay en feu, en plein mois d'août, lors de la débâcle allemande de 1944. Les lueurs de l'incendie s'apercevaient à plus d'une trentaine de kilomètres à la ronde. Les battages allaient bon train sous le soleil ardent d'été, malgré l'interdiction des autorités d'occupation ! En l'absence des forces vives du pays retenues en Allemagne - prisonniers, jeunes travailleurs du service obligatoire (STO) etc. - les gens les plus valides du moment se rassemblaient pour effectuer les journées traditionnelles des « batteries » comme l'on disait communément. Ce jour-là, nous nous trouvions du côté de la Denière de Chanteloup. Durant une pause, les conversations s'activaient vivement autour des événements de libération. Dans le même temps, en direction de Saint-Sauveur - Boismé, des rafales de mitraillettes nous signifiaient la réalité de la situation. Vinrent à passer

Maurice Crozet, l'ancien professeur de Saint-Joseph de Bressuire, et son estafette André Giraud de la petite maisonnette de la gare de Terves, sur une « pétrolette » de fortune. Durant quelques minutes, ils prirent part aux conversations des villageois et filèrent en direction des tirs... Instantané d'une histoire se déroulant sous mes yeux, figé à tout jamais dans le cerveau d'une fin d'enfance...

Là-bas, Cerizay continuait d'enfumer l'horizon. Était-ce la division hitlérienne du massacre des 642 habitants d'Oradour-sur-Glane qui exhalait sa rage sur le retour ? Quelques bruits ont circulé dans ce sens...

Souvenons-nous également de la Tragédie de Montravers, où six hommes et deux femmes parmi les plus anciens du village, le maire en tête, se portèrent « volontaires » pour le poteau d'exécution à la place de jeunes maquisards disparus dans la nature...

N'oublions pas ce garçon de douze ans qui ne demandait qu'à vivre, mitraillé sans raison à la sortie de la ferme de Tailleped, le bidon de lait à la main ! De nos jours, tout près de Bocapole, une stèle dédiée à sa mémoire s'offre à notre réflexion...